

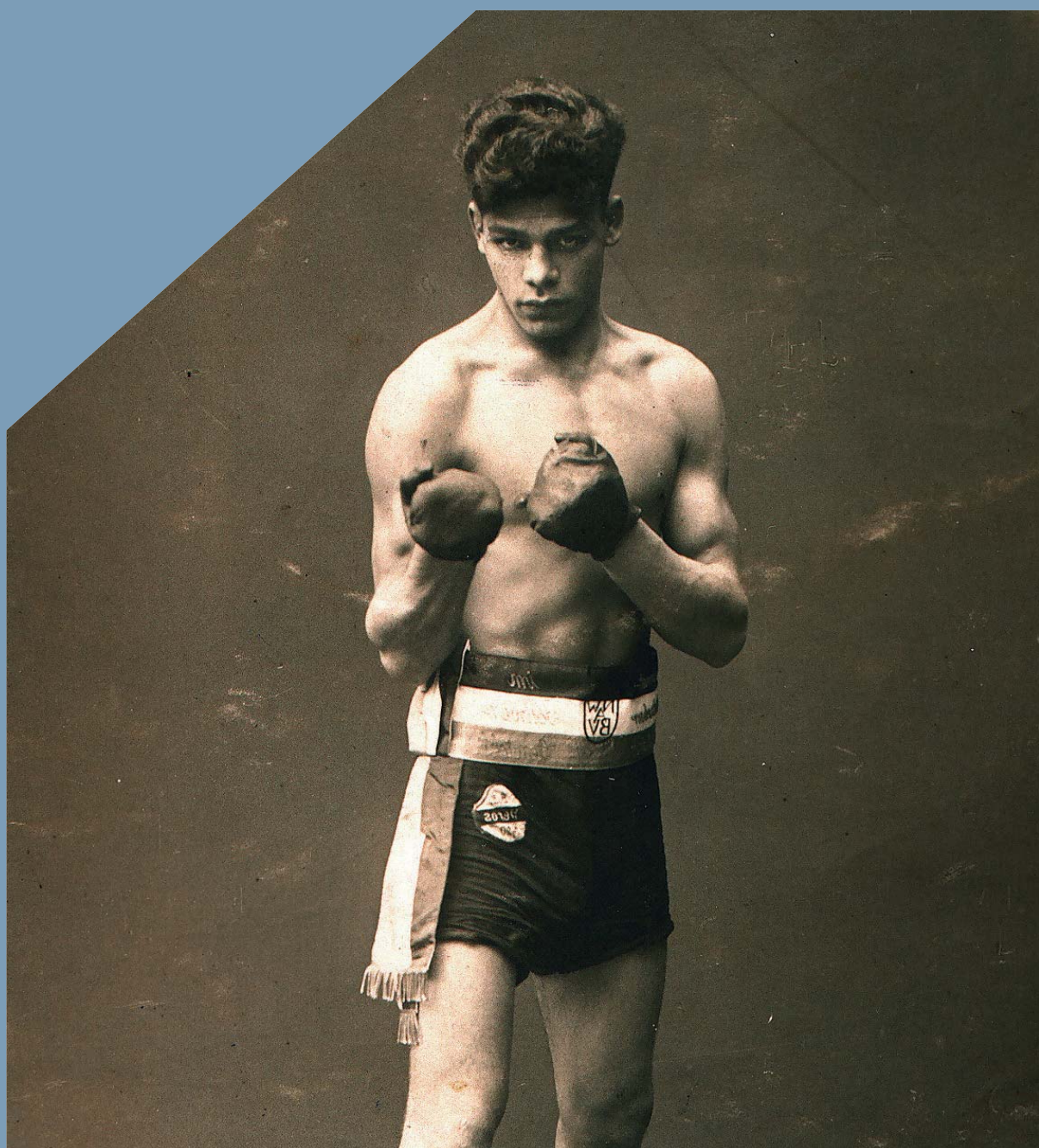


ressources
& publications

Être boxeur tsigane dans l'Allemagne nazie

Boxe, idéologie et
extermination :
le cas de Johann « Rukeli »
Trollmann (1907-1943)

Territoires
de la
Mémoire



Territoires de la Mémoire

Les Territoires de la Mémoire asbl, 2023
Boulevard de la Sauvenière 33-35
4000 Liège
accueil@territoires-memoire.be
www.territoires-memoire.be

Coordination éditoriale : Julien Paulus
Auteur : Thibault Lurquin
Éditeur responsable : Michaël Bisschops, président
Dépôt légal : D/2025/9464/4

Retrouvez les dossiers thématiques des Territoires de la Mémoire asbl
sur www.territoires-memoire.be

Table des matières

Avant-propos	5
1. Le rapport au sport et au corps dans l'Allemagne d'Adolf Hitler	6
2. Une « race », un style : la boxe anglaise chez les Allemands	8
2.1 La doctrine allemande	8
2.2 Entre ascension sociale et chute brutale. La héroïsation et la discrimination des boxeurs allemands par le régime nazi.	10
3. Johann « Rukeli » Trollmann (1907 – 1943)	12
4. La boxe dans les camps de concentration. Un sport aux multiples enjeux.	15
5. Histoire mémorielle de Johann « Rukeli » Trollmann	18
6. Conclusion	20
7. Glossaire	21
8. Bibliographie	22
8.1. Sources	22
8.2 Instruments de travail	22
8.3 Travaux	22
8.4 Ressources électroniques	23

Être boxeur tsigane dans l'Allemagne nazie

Dossier thématique réalisé par Thibault Lurquin, étudiant en Master 2 en Histoire (Université de Liège), suite à un stage de 200H réalisé au sein de l'ASBL des Territoires de la Mémoire entre septembre et décembre 2025.

Avant-propos

Le présent dossier s'inscrit dans le cadre plus large de l'exposition « Podium : le pouvoir du sport », portée et réalisée par les Territoires de la Mémoire, et visible à la Cité Miroir de Liège, entre décembre 2025 et mai 2026.

Le sport évoque des moments partagés, des joies, des déceptions, parfois un sentiment d'union. Ce sont des valeurs transmises : le dépassement de soi, le fair-play et la sportivité, le respect des règles et de l'adversaire, la persévérance et l'esprit d'équipe. Il est aussi un lieu de résistance, parfois d'humanité, de progrès, de démocratie et d'inclusion, mais aussi potentiellement de corruption, de lutte pour le pouvoir et de discrimination. Aborder le terrain sportif,

c'est côtoyer autant la possibilité du pire que l'espoir du meilleur.

Les quelques pages qui suivent se sont attachées à éclairer l'une des parts d'ombre de l'histoire du sport. À travers le parcours de Johann « Rukeli » Trollmann, un boxeur allemand d'origine tsigane, qui se vit interdit de pratiquer son sport par le Troisième Reich et finit assassiné dans un camp, cette étude menée par Thibault Lurquin propose une plongée dans le rapport qu'entretenaient le nazisme en tant qu'idéologie et le Troisième Reich en tant qu'État vis-à-vis du sport – et de la boxe en particulier.

1. Le rapport au sport et au corps dans l'Allemagne d'Adolf Hitler

Lorsqu' Adolf Hitler écrit *Mein Kampf* dans sa cellule de la prison de Landsberg au début du mois de juin 1924, il y expose notamment les grands principes de l'idéal corporel allemand. Le « corps » est un élément central de sa rhétorique, puisqu'il est indissociable de la théorie raciste qu'il développe. Dès lors, avant d'aborder la question du corps nazi, il convient de rappeler les principes de la politique nazie. Héritage non désiré du darwinisme, le « darwinisme social » extirpe la théorie darwinienne de son contexte initial pour l'appliquer aux êtres humains eux-mêmes. Le futur chancelier nazi écrit ainsi : « la vie est un combat, le monde une jungle où les hommes luttent pour leur survie et où les plus doués l'emportent », les plus faibles étant destinés à s'éteindre. Adolf Hitler reprend également la théorie sur l'inégalité naturelle des « races » du Français Gobineau¹, et proclame la supériorité de la race blanche, surtout des Aryens² sous-branche de celle-ci. Enfin, il dit voir en la « race juive » le principal corrupteur de l'humanité, à l'instar de Houston Stewart Chamberlain³. L'homme allemand, voué à être le maître de la terre, devra s'imposer par la guerre et conquérir « l'espace vital ». Pour ce faire, l'État allemand va devoir se transformer en se fondant sur l'inégalité des races. Les races inférieures doivent être subordonnées, et la race supérieure doit préserver sa « pureté »⁴. Ou pour le dire autrement :

« Pour Hitler, le but de l'État n'était donc pas de se perpétuer lui-même mais de préserver la race et de la placer dans un contexte favorable à son épanouissement. Celui-ci se produirait sur les plans physique et intellectuel, le premier étant la condition préalable au second⁵. »

Dès lors, le rapport au corps sous l'Allemagne nazie est forcément inféodé à la création de

l'homme aryen le plus magnifiant et performant possible. Hitler écrivait :

« La vision *völkisch* du monde doit enfin parvenir, dans l'État *völkisch*, à instaurer cette ère plus noble où les hommes ne se soucient plus de sélectionner des chiens, des chevaux et des chats, mais bien plutôt d'élever plus haut l'homme lui-même, une ère dans laquelle les uns, ayant reconnu la vérité, renoncent en silence, tandis que les autres pratiquent dans la joie le sacrifice et le don⁶. »

Dans *Mein Kampf*, Hitler prévoyait de réformer la société notamment du point de vue du sport. Pour ce faire, les réformes de l'enseignement lui seront cruciales pour réintroduire l'éducation physique dans la vie des jeunes Allemands. Une des formes de l'enseignement secondaire se faisait alors appeler *Gymnasium*, ce qui était pour lui un outrage au terme grec d'origine. Selon Hitler, « on a dans notre éducation totalement oublié qu'à terme un esprit sain ne peut habiter qu'un corps sain⁷ ». Le futur Führer faisait là allusion à l'expression connue de Juvénal : *Mens sana in corpore sano*. Ironiquement, il ne semblait pas savoir que l'adage est empreint de satire, l'auteur se gaussant des capacités intellectuelles médiocres des athlètes, comparées à leurs performances sportives⁸. Signalons que cette vision de l'éducation centrée sur le développement physique entraine en discordance avec toutes les théories pédagogiques d'alors, qui voulaient au contraire maximiser le développement de l'esprit sur celui du corps. Mais assurément, la Première Guerre mondiale avait modifié certains codes⁹. Enfin, il se désole du déséquilibre entre la formation intellectuelle et les « deux petites heures » de sport hebdomadaires facultatives de l'enseignement. Cette critique est probablement dirigée vers la réforme scolaire du Land de Prusse de 1924, qui réduisit le nombre d'heures de cours, le sport passant en premier à la trappe, mais celle-ci ne s'appliquait pas à toute l'Allemagne. Le projet créa de vifs remous dans la droite allemande, qui voyait dans le sport un indispensable substitut au ser-

1 Voir le glossaire en fin d'article.

2 Le terme « aryen » désigne les hommes grands, blonds, et dolichocéphales, très nombreux en Allemagne de l'Ouest (BERSTEIN S. et MILZA P., *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 451-453).

3 Voir le glossaire en fin d'article.

4 *Ibidem*.

5 BRAYARD F. ET WIRSCHING A., *Historiciser le mal : une édition critique de « Mein Kampf »*, Paris, Fayard, 2021, pp. 428-429.

6 *Idem*, p. 454.

7 *Idem*, p. 290.

8 *Ibidem*, n. 104.

9 *Idem*, p. 456, n. 71

vice militaire, interdit en Allemagne depuis le traité de Versailles¹⁰.

Aussi, la part du sport dans l'enseignement augmenta bel et bien sous le régime nazi. En effet, les étudiants furent bientôt soumis à des « entraînements physiques paramilitaires » et à des « exercices de défense » sous la direction de la SA. En 1937, les étudiants recevaient cinq heures de cours de gymnastique hebdomadaires, le sport devenant la matière la plus pratiquée dans la semaine de l'écolier¹¹. Bernhard Rust, ministre de la Science, de l'Enseignement et des Arts, déclara vouloir « liquider l'école en tant qu'institution d'acrobatie intellectuelle », ce qui résume toute la politique nazie en matière d'enseignement¹².

Enfin, les valeurs sportives promues par les Allemands, telles que le culte de la jeunesse et de la beauté, l'amour de la force et du dépassement, l'esprit d'équipe et l'oubli de soi dans la ferveur du groupe débouchèrent inévitablement sur la discrimination des Juifs. Ces derniers étaient décrits comme individualistes, trop intellectuels ou internationalistes, ce qui était néfaste à la cohésion de la nation allemande¹³. Notons néanmoins que l'Allemagne nazie ne fut pas la seule à discriminer les Juifs, et qu'en Europe centrale, c'était une réalité déjà bien enracinée, et nombre de clubs sportifs leur interdisaient l'accès. Lorsque vint la préparation des Jeux Olympiques de Berlin en 1936, les athlètes juifs allemands eurent officiellement le droit de participer, à condition d'obtenir des résultats suffisamment satisfaisants. Mais dans les faits, cette mesure était purement stratégique, l'Allemagne désirant rassurer le Comité international olympique. Ainsi, seule l'escrimeuse Hélène Mayer fit partie de l'équipe allemande, d'autant qu'elle incarnait plusieurs critères physiques de l'aryen¹⁴. Durant toute la durée des jeux, le régime minora largement sa politique antisémite en retirant une grande

part des affiches susceptibles de mécontenter les pays étrangers. L'objectif de ces jeux était de créer l'image d'une Allemagne tolérante et pacifique¹⁵.

10 *Idem*, p. 457, n. 80.

11 *Ibidem*, n. 78.

12 BERSTEIN S. et MILZA P., *op. cit.*, p. 638.

13 *Idem*, p. 634-639.

14 FRANÇOIS C., « Sportifs et IIIe Reich, histoires de résilience », in CYRULNIK B., BOUHOURS P., *Sport et Résilience*, Paris, Odile Jacob, 2019, p. 157. Pour plus d'informations sur les Juifs et les Jeux Olympiques, voir TAYLOR P., *Jews and the Olympic Games : the clash between sport and politics : with a complete review of Jewish Olympic medallists*, Brighton ; Portland, Or., Sussex Academic Press, 2004.

15 HAVEMANN N., « Le sport dans l'Allemagne nationale-socialiste en guerre », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 268 (27 novembre 2017), n° 4, p. 65.

2. Une « race », un style : la boxe anglaise chez les Allemands

2.1 La doctrine allemande

Nous l'aurons compris, la vigueur physique tenait une place primordiale dans la conception qu'Hitler se faisait de la race allemande. Certaines disciplines étaient fortement valorisées par ce dernier. Ainsi ne tarissait-il pas d'éloges sur la boxe, discipline interdite sous le Reich wilhelmien, mais qui fut légalisée sous la République de Weimar et qui permit à la discipline de trouver sa place auprès des autres sports. Elle était devenue très populaire auprès des foules, et avait engendré ses propres champions¹⁶. Voici ce qu'Hitler écrivait au sujet de ce sport :

« Ici, on ne doit en particulier pas oublier un sport qui passe justement, aux yeux d'un très grand nombre de « *völkisch* », pour brutal et indigne : la boxe. C'est incroyable, les opinions erronées qui sont répandues à son sujet dans les milieux des « gens cultivés ». Que le jeune homme apprenne l'escrime et tire les armes à tout bout de champ, voilà qui paraît tout naturel et honorable, mais pratiquer la boxe, cela serait brutal ! Pourquoi ? Il n'existe aucun sport qui encourage à ce point l'esprit d'offensive, exige une détermination fulgurante, éduque le corps à une souplesse trempée comme l'acier. Il n'est pas plus brutal, pour deux jeunes gens, de régler une divergence d'opinions à coups de poing qu'avec une lame d'acier affûtée. Il n'est pas moins noble non plus qu'un agresseur plutôt que de prendre ses jambes à son cou et d'appeler à l'aide un policier. Mais avant tout, le jeune garçon sain doit aussi apprendre à encaisser des coups. [...] Ainsi, d'une manière générale, le sport n'est pas là uniquement pour rendre l'individu fort, agile et intrépide : il doit aussi l'endurcir et lui apprendre à supporter les coups du sort¹⁷ ».

Ainsi, nous comprenons que la boxe occupait une place centrale pour Hitler qui y voyait un

moyen de remplacer le service militaire interdit. D'ailleurs, avant même l'accession au pouvoir des nazis, le jeune Parti ouvrier allemand (DAP, ancêtre du NSDAP) dirigé par Drexler, Hitler et Dietrich Eckart, prévoyait d'introduire l'obligation légale de pratiquer le sport et la gymnastique, et de soutenir les associations sportives. Aussi, le sport était un prétexte pour former les membres du DAP aux rudiments militaires. La Société de gymnastique sportive fondée en août 1921, devint la fameuse *Sturm-Abteilung* (Section d'Assaut ou SA) le mois suivant. Celle-ci était officiellement composée de sections sportives, qui étaient en réalité de réelles « centuries » entraînées militairement par la société secrète Consul¹⁸. La boxe (tout comme le jiu-jitsu) était pratiquée au sein de la SA. Selon les dires d'Hitler, le boxeur Ludwig Haymann faisait partie de la milice nazie et participait à la formation des membres à la discipline¹⁹.

Singulièrement, l'Allemagne hitlérienne produisit une théorie de la boxe anglaise. Il faut comprendre que, pour les nazis, cette discipline est indissociable de la question de la race. Chaque « race » aurait son style de combat, et celui des aryens allemands ne doit pas être évasif ou technique. Le boxeur allemand doit s'ancrer au sol et chercher le K.O., privilégier la force et l'offensive, choisissant d'encaisser les coups plutôt que d'esquiver. Le boxeur allemand n'est pas technique, n'est pas intelligent, il cogne dur et il encaisse. Cela fut clairement écrit par Ludwig Haymann, champion d'Allemagne poids lourd et membre de la SA. Il était également rédacteur pour l'organe officiel du NSDAP, le *Völkischer Beobachter*, et adopta un discours proche de celui du Führer dans son livre *Deutscher Faustkampf nicht pricefight. Boxen als Rasseproblem* (« Le pugilat allemand n'est pas un pricefight. La boxe un problème de race »)²⁰. Cette conception de la discipline est à l'opposé de celle du « pays mère de la boxe », la devise de la *British Amateur Boxing Association* étant « *Box, don't fight* », privilégiant la technique, les esquives et les remises. Les Anglais optaient pour le fameux « toucher sans se faire

18 BERSTEIN S. et MILZA P., *op. cit.*, p. 637-638.

19 *Idem*, p. 610.

20 HADJERAS S., « Le corps du boxeur à l'ère nazie », in *Sociétés & Représentations*, vol. 58 (25 octobre 2024), n° 2, p. 186-187.

16 BRAYARD F. et WIRSCHING A. (dir.), *Op. cit.*, p. 458, n. 82.

17 *Idem*, pp. 457-458.

toucher », à l'instar de Muhammad Ali dont la célèbre devise était « *Float like a butterfly, sting like a bee*²¹ ». Par ailleurs, ce style de combat dit « évasif » fut inventé vers la fin du XVIII^e siècle par Daniel Mendoza, un boxeur anglais d'origine juive. Pour les nazis, cette boxe « aérienne » ne pouvait être adoptée que par des races lâches et faibles, comme les Noirs, les Juifs et les Gitans²².

Le style de combat prôné par Haymann, brut, sans artifice, n'était pas démuné de sens politique. On attendait du jeune Allemand qu'il soit prêt au pire, au sacrifice pour la patrie, à l'instar des trois cent Spartiates, qui ont préféré encaisser le choc de l'armée perse plutôt que de battre en retraite, lors de la bataille des Thermopyles. Haymann décrit cet épisode comme un exemple, qui ne fut possible que parce que même « le dernier berger » était formé à l'art du combat²³. La référence aux Thermopyles sera d'ailleurs utilisée à Stalingrad quand, lorsque l'armée allemande fut cernée, le *Reichsmarschall* Hermann Göring incita le général Paulus et ses hommes à imiter Léonidas²⁴. Pour Haymann, le « principe Mendoza » était un cheval de Troie pour la population allemande. Il le comparait aux Hilotes, ces prisonniers de guerre qui avaient réussi à acquérir certains droits, tel que la pratique du pugilat, et qui auraient, selon lui, affaibli la force des hoplites en transformant le caractère noble de l'art pugiliste en un simple spectacle à but lucratif. De même, Mendoza serait un Hilote moderne, sa boxe « aérienne » gangrénant l'idéal de boxe allemand et par conséquent la race aryenne, descendante des Achéens²⁵.

L'occasion de soutenir cette vision de la boxe anglaise se présenta lors des Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Des journaux allemands comme le *Olympia Zeitung* se réjouissaient de constater que leur méthode brisait les techni-

ciens jugés trop frêles, trop aériens. Il est vrai que dans cette discipline, l'Allemagne gagna un total de cinq médailles (deux d'or, deux d'argent et une de bronze), la propulsant sur la plus haute marche du podium. Cependant, nous devons de signaler que la France réussit l'exploit d'obtenir autant de médailles d'or que son rival nazi, grâce au boxeur en poids moyens Jean Despeaux, et au boxeur mi-lourd Roger Michelot. La France finit ainsi sur la deuxième place du podium, ce qui provoqua une véritable controverse dans la presse allemande et française, cette dernière qualifiant la technique adverse de « bousculade »²⁶.

Enfin, le sport était à ce point omniprésent dans la société allemande (même sur les paquets de cigarettes), que Joseph Goebbels s'en inspira fortement pour ses discours. Il connaissait bien le sujet, et énonça le principe suivant lors du Congrès [du Parti] de la fidélité en 1934 : « Nous devons parler la langue que le peuple comprend. Celui qui veut parler aux hommes du peuple doit, comme dit Martin Luther, "considérer leur bouche" ». Autrement dit, le ministre de la Propagande nazie s'efforçait d'utiliser de nombreuses métaphores sportives, considérées comme le langage du peuple. Et bien qu'il employât des expressions relevant de différents sports, c'était surtout de la boxe que ses formules les plus marquantes furent inspirées. Après la défaite allemande de Stalingrad début 1943, plusieurs discours de propagande furent alimentés par le vocabulaire pugilistique. Ainsi Goebbels parla-t-il au peuple allemand : « Nous nous essuyons le sang des yeux afin d'y voir clair, et dès que commence le nouveau round, nous sommes de nouveau solidement campés sur nos jambes », et encore : « un peuple qui jusqu'ici n'a boxé qu'avec la main gauche et qui est juste en train de bander sa droite pour l'utiliser sans ménagement dans le prochain round n'a aucune raison d'être conciliant ». Ensuite, lorsque les villes allemandes subissent les bombardements alliés, l'idée de la victoire finale, devenue de plus en plus insensée, resta entretenue par le ministre de la Propagande : « Après avoir remporté le championnat du monde, et même si son adversaire lui a cassé l'os du nez, un boxeur n'est habituellement pas plus faible

21 « Flotte comme un papillon, pique comme une abeille ».

22 *Idem*, p. 182; WOLSKI P., « Excessive Masculinity : Boxer Narratives in Holocaust Literature », in *Teksty Drugie*, (2017), n° 2, p. 209-223.

23 HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 188.

24 Voir CHAPOUTOT, Johann, « Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe » in *Revue historique*, 647(3), 2008, p. 660.

25 HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 189-191.

26 *Idem*, p. 191-193.

qu'avant », et « ... que fait même le monsieur le plus raffiné quand lui tombent sur le dos trois vulgaires voyous, qui ne boxent pas selon les règles mais pour avoir le dessus ? Il retire son habit et retrousse ses manches ». En décembre 1944, alors que les Alliés étaient aux portes de l'Allemagne, l'hebdomadaire *Das Reich* publia un article rédigé par Schwarz van Berk dont le titre était « Est-il techniquement possible, dans cette guerre, que l'Allemagne soit battue aux points ? Je parie que non »²⁷.

2.2 Entre ascension sociale et chute brutale. La héroïsation et la discrimination des boxeurs allemands par le régime nazi.

Comme observé dans *Mein Kampf*, Hitler considérait le sport comme un élément central de la vie du jeune Allemand. En conséquence, l'exclusion des Juifs du monde sportif débuta dès avril 1933 via diverses lois. Les mesures touchèrent d'abord les championnats du pays, mais bientôt ils n'eurent plus accès qu'aux centres de loisirs exclusivement juifs, tels que les clubs Makkabi et les sociétés Schild, finalement interdits après la « Nuit de cristal » de 1938. Par ailleurs, toutes les organisations sportives non-juives existantes furent intégrées à la Fédération nationale-socialiste pour l'éducation physique. Le champion d'Allemagne Erich Seelig, d'origine juive, fut exclu par la fédération allemande de boxe et dut fuir vers la France en avril 1933 où il continua à pratiquer grâce à une licence française²⁸. Ce fut ensuite le tour de tous les boxeurs et arbitres juifs d'être interdits de participation aux championnats allemands²⁹. En juin 1933, le tzigane Johann Trollmann dont nous exposerons la vie plus en détail dans la seconde partie de ce travail, se vit retirer son titre de champion d'Allemagne des poids mi-lourd par le Comité de la Fédération allemande de boxe, qu'il venait de gagner en battant Adolf Witt. Le Comité se justifia en présentant le combat comme « insuffisant » en raison du style « fuyant » de Trollmann³⁰.

En revanche, l'Allemagne se trouva un nom pour incarner son idéal : le boxeur Max Schmeling. Les sportifs jouent un rôle important pour les régimes totalitaires, puisqu'ils leur fournissent des figures héroïques. Celles-ci

permettent d'inspirer le peuple, et c'est exactement ce qu'incarna la figure de Max Schmeling³¹. Il fut champion du monde poids lourds au début des années 1930, et portait la voix de l'Allemagne à l'international après le *diktat* et la crise économique. Les nazis, arrivés au pouvoir en 1933, continuèrent évidemment à soutenir Schmeling qui symbolisait la virilité allemande. Il leur permettait notamment de porter des discours glorifiants d'avant-combat devant un public composé de milliers de personnes. Lors de son affrontement contre l'allemand Walter Neusel, ce furent près de 100 000 personnes qui écoutèrent le discours de Erich Rüdiger³². L'apogée pour le régime et la boxe allemande eut lieu dans la nuit du 19 juin 1936, lorsque Schmeling triompha de l'Américain Joe Louis, alors invaincu³³. La victoire fut d'autant plus importante que Joe Louis était noir. Les carnets de Joseph Goebbels, qui suivit le match à la radio en pleine nuit, témoignent de l'importance de l'événement pour l'idéologie nazie.

« Le combat commence à 3 heures du matin. Au 12^e round, Schmeling met le Nègre KO. Merveilleux, un combat spectaculaire et excitant. Schmeling s'est battu pour l'Allemagne et il a vaincu. Le Blanc contre le Noir, et le Blanc était un Allemand³⁴ ».

Cette victoire valut à Schmeling un télégramme élogieux de la part du Führer, et un triomphe dans son pays natal³⁵. Au cours du visionnage du film retraçant l'événement, Hitler décida de ne pas simplement insérer celui-ci dans les actualités cinématographiques, mais d'en faire un film « éducatif » que le régime diffusa gratuitement à la jeunesse. Cependant, le 22 juin 1938, Max Schmeling subit l'humiliation de perdre par K.O au premier round du combat revanche contre Joe Louis. Dans un contexte international des plus tendus suite à l'Anschluss, c'est tout l'idéal nazi qui mit un genou au sol³⁶.

La presse allemande s'empara de la défaite de Schmeling face à Joe Louis. Outre les caricatures d'avant-combat du *Völkischer Beobachter* présentant Max Schmeling transportant com-

31 FRANÇOIS C., *Op. cit.*, pp. 160-162.

32 HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 194-196.

33 Le combat est visionnable en ligne.

34 JOSEPH GOEBBELS, *Journal 1933-1939*, Paris, Tallandier, 2007, p. 305, cité par HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 196.

35 Pour plus d'informations, voir LEWIS ERENBERG, *The Greatest Fight of Our Generation*, New York, Oxford University Press, 2006.

36 Il faut préciser que le rejet évident des personnes de peau noire par les nazis s'ancrait également dans un contexte allemand plus large. Lorsque la région allemande de la Ruhr fut occupée par la France et la Belgique de 1923 à 1925, des soldats « non-Blancs » originaires des colonies françaises prirent part à cette occupation et se mêlèrent avec des femmes allemandes. Cela donna lieu à une vaste campagne de propagande à l'international visant à dénoncer la « Honte Noire » et une supposée volonté de la France de s'en prendre aux femmes allemandes par le biais de ses troupes coloniales. Sur le sujet, voir notamment FOHR-PRIGENT E., « La « Honte Noire » : Racisme et propagande allemande après la Première Guerre mondiale », in *Relations internationales*, (2001), n° 106, p. 165177.

27 Pour l'ensemble de ces citations, voir KLEMPERER V., *LTI. La langue du IIIe Reich*, Paris, A. Michel, 1996, pp. 297-302.

28 HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 193.

29 FRANÇOIS C., *Op. cit.*, p. 155; HAVEMANN N., *Op. cit.*, pp. 62 et 66.

30 HADJERAS S., *Op. cit.*, pp. 193-194. Voir aussi URBANI B., « Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie », in *Italiae. Littérature - Civilisation - Société*, (2 décembre 2019), n° 23, p. 136.

pas, équerre et règle T *versus* Joe Louis muni d'un gourdin préhistorique, coiffé d'une peau de léopard et de griffes pointues, la presse trouva des excuses de toutes sortes. La race allemande n'avait pas à être remise en cause par un homme primitif, à demi-civilisé³⁷ et le pouvoir nazi ne mettait en lumière que les victoires, et tirait les rideaux dès que l'athlète vacillait. Aussi, c'est à partir de ce moment que le régime désavoua Schmeling. Celui-ci prit ses distances, refusant de se séparer de sa femme tchèque, considérée comme inférieure aux femmes allemandes dans la hiérarchie nazie. Il cacha même les enfants juifs d'un ami lors de la Nuit de Cristal du 10 novembre 1938, ce qui ne sera révélé que bien après la guerre. Preuve de sa rétrogradation, il fut envoyé en première ligne avec une unité de parachutiste et subit une blessure au genou lors de la bataille de Crète³⁸.

37 HADJERAS S., *Op. cit.*, p. 197-200.

38 FRANÇOIS C., *Op. cit.*, p. 160-162; HAVEMANN N., *Op. cit.*, p. 71.

Pour plus d'informations sur Max Schmeling, voir FONTANA L., « Le sport allemand sous le nazisme, entre adhésion et dissidence. Max Schmeling et Albert Richter : deux exemples de « Resistenz » », in BENSOUSSAN G., DIETSCHY P., FRANÇOIS C. et STROUK H. (dir.) *Sport, corps et sociétés de masse*, Armand Colin, 2012, p. 147160.

3. Johann « Rukeli » Trollmann (1907 – 1943)

Issu d'une famille tzigane, Johann Trollmann naît à Hanovre où il vit modestement avec ses parents et ses huit frères et sœurs. Il découvre la boxe par le biais d'un ami qu'il accompagne à l'entraînement. Ce sport le séduit, mais il est encore interdit en Allemagne, parce qu'inventé par les Anglais. En 1919 toutefois, la boxe est légalisée et devient rapidement le sport populaire par excellence. Très vite, Johann prend le surnom de « Rukeli », à l'origine attribué par sa mère et qui signifie « arbre » ou « tronc », indice de la solidité du personnage. Néanmoins, le style de boxe de Rukeli ne consiste pas à rester enraciné sur ses positions. À l'instar, plus tard, de Muhammad Ali (Cassius Clay), il pratique une boxe réfléchie, faite de déplacements destinés à fatiguer l'adversaire pour le neutraliser plus facilement. Johann Rukeli Trollmann séduit les foules grâce à ce style. Les entraînements finissent par payer puisqu'en 1928, il devient champion d'Allemagne nord-occidentale. Cependant, la lumière des projecteurs forme inévitablement des ombres dans le dos du boxeur, et dans le cas de Trollmann, ces ombres seront celles de la « science » raciale et du nazisme.

En 1928, il est écarté des Jeux Olympiques d'Amsterdam. Officiellement, les juges se servent d'une défaite récente comme d'un prétexte, mais il était en réalité impensable pour la fière Allemagne d'être représentée par un Tzigane. Il décide de passer professionnel en 1929, et se lie avec le manager berlinois Ernst Zirzow. Ce dernier lui recommande d'adopter un style moins « dansant », ce qu'il refusera. La montée du nazisme commence à se faire sentir dans le milieu de la boxe, et ce dès 1932. Le journal *Box-Sport*, principalement, lui reproche son style et ses origines, le surnommant « Gipsy » (« gitan »). Trollmann se joue des critiques et fait broder « Gipsy » (*sic*) sur son short³⁹. Quant à son style, qualifié de « *Zigeunertanz* » ou « danse tzigane », il ne serait pas associé à la masculinité et serait trop proche de celui promu par les Anglais. Il troque d'ailleurs son jeu de jambes et ses esquives pour un style plus « allemand » lors de son combat face à Gustav Eder en juillet 1933⁴⁰. Notons que cette même année, le manager de la star allemande de la boxe Max Schmeling, qui est juif, lui propose de se rendre aux États-Unis

pour fuir la montée de l'idéologie nazie, mais il décline l'offre⁴¹.

Après la nomination d'Hitler comme chancelier en janvier 1933, les boxeurs allemands ne répondant pas aux critères nazis sont progressivement écartés. Lorsque le champion des poids mi-lourds, Erich Seelig, est empêché de combattre parce qu'il est juif⁴², Johann Trollmann prend sa place dans le combat contre Hans Seifried pour le titre des poids moyens, mais celui-ci est déclaré match nul. Le titre de champion des poids mi-lourd étant vacant depuis le départ de Seelig, Rukeli entre en lice pour celui-ci contre Helmut Hartkopp, puis contre Adolf Witt.

« Ce match pour lui était de la plus haute importance, car le titre de champion pouvait lui permettre une carrière internationale. Mais le président de la Fédération de boxe, Radamn, ne veut voir que de la « boxe allemande ». Bien que la supériorité de Johann soit évidente, les juges prononcent un match nul. Le public proteste à tel point que Johann est proclamé vainqueur⁴³. »

Trollmann devient donc champion d'Allemagne des poids mi-lourds, mais la victoire est de courte durée, puisqu'il est informé par courrier, huit jours plus tard, que le titre lui est retiré en raison d'un soi-disant piètre combat⁴⁴.

Brigitte Urbani, auteure d'une analyse des différents romans semi-biographiques italiens consacrés à Johann Trollmann, résume bien la situation complexe dans lequel se trouve celui-ci à ce moment de sa vie : « C'est aussi la fin de sa carrière et le face à face avec un absurde dilemme. Car désormais s'il continue à pratiquer son style, il perdra sa licence ; et s'il boxe à l'allemande, il perdra les matchs⁴⁵. » Lors de son combat contre Gustav Eder, la légende veut qu'il ait joué la carte de la provocation, se déguisant en « aryen » en se teignant les cheveux en blond et en se blanchissant la peau avec du talc⁴⁶. Il abandonne son fameux style aérien pour le troquer contre le style de boxe « à l'alle-

41 URBANI B., *Op. cit.*, p. 134.

42 Il se rendit à Paris puis aux États-Unis pour y poursuivre sa carrière.

43 URBANI B., *Op. cit.*, p. 136.

44 *Ibidem*.

45 *Ibidem*.

46 Notons que la véracité historique de l'épisode est à questionner, puisque les descendants de Johann Trollmann affirment

39 URBANI B., « Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie », *op. cit.*, p. 132-134.

40 WOLSKI P., *Op. cit.*, p. 224-226.

mande ». Malheureusement, il perd par K.-O., sa chute sur le ring préfigurant une longue descente aux enfers⁴⁷.

En effet, les Tziganes étaient, au même titre que les Juifs, victimes de discriminations, mais pour des raisons différentes. Classés en bas de l'échelle humaine et considérés comme des « asociaux », ils étaient perçus comme un danger à la fois racial et territorial. Différentes catégories de Tziganes furent identifiées et classées par Robert Ritter qui dirigea le Centre de recherches en hygiène raciale et biologie des populations, créé en 1936. Il fournit au III^e Reich la justification de l'anéantissement des Tziganes d'Allemagne et d'Europe. Le Centre, en collaboration avec le RSHA (la Direction générale de la Sûreté du Reich), recensa les Tziganes présents sur le territoire allemand. Ritter se chargea de créer différentes classifications en fonction de la quantité supposée de « sang allemand » et de « sang tzigane » présente dans chaque individu. Faisaient partie de la catégorie « *Zigeunermischling* », littéralement « Tzigane métissé », tous ceux dont au moins deux aïeuls sur seize avaient été catégorisés comme *Zigeuner* (« Tzigane »). Cette définition fut plus sévère que pour les Juifs, puisque les personnes pour lesquelles un grand-parent sur les quatre avait été identifié comme « juif », n'eurent généralement pas à s'inquiéter. En 1941, une classification plus précise fut réalisée, mais dans les faits peu se virent classés aussi méticuleusement⁴⁸.

Z : Vollzigeuner, c'est-à-dire pur Tsigane

ZM : *Zigeunermischling*, avec une part égale de sang allemand et de sang tzigane

ZM +, ZM (+) : *Zigeunermischling*, avec une part dominante de sang tzigane

ZM 1^{er} degré : *Zigeunermischling* du premier degré, avec un des parents pur Tsigane, l'autre de sang allemand

ZM 2^e degré : *Zigeunermischling* du second degré, avec un des parents ZM du premier degré, l'autre de sang allemand

ZM -, Zm (-) : *Zigeunermischling*, avec une part dominante de sang allemand

NZ : Non Tsigane

En outre, Ritter écrivait dans un rapport de 1939 qu'il était nécessaire d'accélérer le repérage et le recensement des tribus Tziganes et des différents groupes de *Mischlinge* (« mélangés ») pour fournir la documentation nécessaire aux « mesures radicales prévues sous peu⁴⁹ », ces derniers mots ne laissant place à aucune ambiguïté. Leonardo Conti, alors chef des Services de santé au ministère de l'Intérieur du Reich, écrivit dans une circulaire de janvier 1940 :

« Tous ces risques de reproduction des Tziganes seront éliminés, si au lieu d'employer l'expulsion, dont l'histoire a montré qu'elle a toujours été inefficace, nous imposons la solution radicale qui nous est offerte et qui a été soigneusement préparée, consistant à prévenir l'apparition d'une descendance qui serait, par hérédité, de race inférieure. Sur ce point, je suis d'avis que nous n'avons plus le temps pour une législation, mais qu'il nous faut essayer d'imposer dans les plus brefs délais, sur le modèle de certains procédés similaires, la stérilisation des *Zigeuner* et *Zigeunermischlinge* comme mesure extraordinaire⁵⁰. »

Notons que la persécution à l'égard des Tziganes commença dans les années 1920, bien avant l'arrivée des nazis au pouvoir⁵¹, et que les idées raciales nazies envers cette frange de la population ne trouvèrent aucune opposition dans l'opinion publique en Allemagne ou à l'étranger⁵². Concrètement, il y eut « les lois de contrôle de la *plaie tzigane*, dès 1926, et la surveillance spécifique et permanente en 1928, bientôt suivies, sous le régime nazi, par la stérilisation eugénique en 1933, l'interdiction des mariages mixtes en 1934-1935 et enfin, l'enfermement à Dachau en 1936. Les déportations

ne pas en avoir connaissance. Cependant, il fait désormais partie intégrante de la légende du personnage (*Idem*, p. 148).

⁴⁷ *Idem*, p. 131148.

⁴⁸ FINGS K., HEUSS H. et SPARING F., *De la « science raciale » aux camps. Les Tziganes dans la Seconde Guerre Mondiale 1*, Toulouse, C.R.D.P., 1997, p. 33.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Idem*, p. 34.

⁵¹ BOVY D., *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah*, Bruxelles/Liège, Luc Pire/Les Territoires de la Mémoire, 2007, p. 383-385.

⁵² FINGS K., HEUSS H. et SPARING F., *op. cit.*, p. 32.

devinrent massives à l'automne 1939 au moment où un décret les assigna à résidence⁵³ ».

meurtre, permettra que Cornelius soit arrêté dès la fin de la guerre, en juin 1945⁵⁵.

En raison de l'interdiction des mariages mixtes, Johann Trollmann, qui a épousé une Allemande, va devoir se séparer d'elle. Il vit quelque peu caché pour échapper aux persécutions, puis finit enrôlé dans l'armée allemande pour laquelle il combat en Silésie, en Pologne, en Belgique, en France et en URSS. À partir 1941-42, les Tsiganes sont exclus de l'armée et envoyés dans des camps. Trollmann n'échappe pas à la règle et subit la violence du régime. Il est arrêté en 1942, molesté et transféré au camp de Neuengamme, situé à 21 kilomètres au sud-est de la ville d'Hambourg, et qui profite d'une situation géographique avantageuse puisqu'il est situé sur la rive droite de l'Elbe, dont le sol marécageux est riche en argile de bonne qualité. Le camp est né sous l'impulsion des SS, qui rachetèrent une ancienne briqueterie dont ils relancèrent l'activité en décembre 1938 pour fournir des briques de parement, un matériau nécessaire à la ville qui entreprend de se moderniser. La production est initialement lancée grâce à l'exploitation de 100 détenus de « droit commun » en provenance du camp de Sachsenhausen. À l'origine de taille modeste, le camp se développa progressivement pour devenir l'un des plus grands camps de l'Allemagne du nord-ouest, tirant profit de la force de travail des prisonniers qui, pour la plupart, n'en ressortirent pas, sinon « par la cheminée d'un four crématoire ». Entre 1938 et 1945, ce furent près de 55 000 détenus sur 106 000 qui moururent au camp central de Neuengamme et dans ses *Kommandos* extérieurs⁵⁴.

Johann Trollmann y extrait de la glaise. Il est alors reconnu par Karl Luthkemeyer, un SS qui était son entraîneur lors de son adolescence. De ce fait, il doit en plus du travail harassant de la journée, entraîner les SS au noble art, ce qui lui permet au moins d'être mieux nourri et d'être assigné à un poste plus tranquille. Cependant, son corps ne supporte plus les coups subis à l'entraînement. Ses camarades le déclarent mort, mais c'est en réalité une ruse qui consiste à l'échanger contre un cadavre. Il parvient à se faire transférer à Wittenberg, une des annexes de Neuengamme. Mais une fois encore, sa notoriété joue contre lui, puisqu'un des kapos, Emil Cornelius, apprend qu'il y a dans les rangs des détenus un boxeur de classe mondiale. Il défie Trollmann, qui parvient aisément à mettre son geôlier K.-O. Mais ce dernier, furieux de cet affront, décide de se venger en le frappant à mort à coups de gourdin, puis déclare le décès comme accidentel. Un témoin, présent lors du

53 BOVY D., *op. cit.*, p. 384.

54 TRUCHE P., HESSEL S. et AMICALE DE NEUENGAMME ET DE SES KOMMANDOS, *Neuengamme, camp de concentration nazi (1938-1945)*, Paris, Tirésias, 2010, p. 38-40 et 48-81.

55 URBANI B., *Op.cit.*, p. 137.

4. La boxe dans les camps de concentration. Un sport aux multiples enjeux.

L'histoire tragique de Johann Trollmann soulève la question du rôle de la boxe pour les nazis dans les camps de concentration. En effet, les exemples de boxeurs qui, au sein du système concentrationnaire, eurent à démontrer leurs talents face à des nazis ne sont pas rares. Mais pourquoi donc les faire boxer ? Pour quels bénéfices ? Ce sport pouvait-il constituer un atout dans les camps ? À travers ces questions, nous tenterons de mieux comprendre la raison pour laquelle Trollmann fut amené à exhiber ses talents pour le noble art.

Tout d'abord, il semblerait que les nazis étaient constamment à la recherche de profils de prisonniers ayant une expérience en boxe anglaise. Les SS consultaient les fiches des détenus, ou interrogeaient les nouveaux venus placés en quarantaine, pour savoir si ces derniers avaient boxé. Les combats avaient généralement lieu le dimanche, des rings étaient installés et les combattants avaient accès à de véritables gants, et parfois même à des assistants dans leurs coins. Les combats se déroulaient selon les règles officielles, et ne duraient que quelques rounds. Le jour du combat, un large public composé en grande partie de SS y assistait, mais certains prisonniers privilégiés pouvaient observer le spectacle. Car, avant tout, il s'agissait bien d'un spectacle. En effet, les camps de concentration étaient souvent construits loin des villes, et les SS ne pouvaient pas profiter de ce que les cadres urbains avaient à offrir de distrayant. De ce fait, ils eurent rapidement l'idée de créer leurs propres événements de divertissement. Le *SS Rapportführer* d'Auschwitz, Wilhelm Clausen, admit lui-même dans ses mémoires avoir encouragé le sport parmi les prisonniers dans un objectif de pur divertissement (pour les SS), et d'avoir organisé la plupart des événements. Il faut dire que les chefs nazis se préoccupaient de l'ennui des gardiens. Certains camps comme Dachau étaient, par exemple, équipés d'une piscine destinée à l'usage récréatif des gardes.

Grâce aux compétitions organisées, les SS pouvaient parier pour rendre les combats plus intéressants. Ces derniers étaient organisés par les gardiens eux-mêmes, et couverts par des officiers ravis d'un peu de changement dans la routine. Les SS se transformaient donc en véri-

tables promoteurs de combats, pour un public hybride composé de gardiens et de prisonniers. Le combat avait également cette fonction particulière de conférer aux détenus montant sur le ring une sorte de catégorie sociale intermédiaire sur l'échelle du camp, à mi-chemin entre détenu ordinaire et gardien, puisque les surveillants devaient veiller à leur relative bonne condition physique, en échange de quoi ils combattaient pour les distraire⁵⁶. Ainsi, cet engouement pour la boxe dans les camps illustre avant tout la simple continuité, d'une part, de ce que l'Allemagne de l'entre-deux-guerres manifestait pour ce sport, devenu largement populaire dans toute l'Europe continentale grâce à une vaste couverture médiatique, et d'autre part, de ce qu'Hitler lui-même y voyait comme instrument de confirmation de la théorie des races⁵⁷.

Par ailleurs, les anciens boxeurs prisonniers devaient permettre aux SS de pratiquer. Johann Trollmann ne fut pas le seul à devoir entraîner les gardes du camp. Par exemple, Leen Sanders, un boxeur juif néerlandais, servait de « sparring partner » aux SS, et Young Perez, boxeur juif tunisien⁵⁸, donnait des leçons à certains. En fait, les SS étaient tenus d'être en bonne forme physique, et ces derniers se devaient de s'entraîner pour être les dignes représentants du corps nazi. Dès 1935-1936, le Haut Commandement de la SS exigea que tous les soldats et officiers de la SS passent les épreuves du *SA-Sportabzeichen* (« Insigne sportif de la SA »), et éventuellement celles du *Reichssportabzeichen* (« Insigne sportif du Reich »). Ils obtenaient ensuite les insignes représentant leurs compétences sportives, qu'ils pouvaient fièrement afficher. Doriane Gomet démontre, en analysant le dossier personnel du commandant de Dachau (Hans Loritz), que des attentes similaires étaient en vigueur pour les gardiens SS des camps, qu'ils soient soldats ou officiers. Ainsi, nous compre-

56 D'ALMEIDA F., *Ressources inhumaines : les gardiens de camps de concentration et leurs loisirs, 1933-1945*, Paris, Fayard, 2011, p. 141-145.

57 GOMET D., « Between Survival Strategy and Bloody Violence : Boxing in Nazi Concentration and Extermination Camps (1940-1945) », in *International Journal of the History of Sport*, vol. 33 (2016), n° 10, p. 1102.

58 Déporté à Auschwitz, puis assassiné en 1945 lors des marches de la mort, Young Perez, de son vrai nom Messaoud Hai Victor Perez, fut sacré champion du monde des poids mouches en 1931, à l'âge de vingt ans. Il reste à ce jour le plus jeune champion du monde de l'Histoire dans cette catégorie.

nous la toute l'utilité pour les SS d'utiliser les détenus boxeurs, puisque ces derniers permettaient de les aider à remplir les exigences de leur hiérarchie⁵⁹.

Mais par-dessus tout, les combats renforçaient la foi des SS envers la supposée supériorité aryenne, puisque ces derniers parvenaient à battre d'anciens champions du monde, ne prenant évidemment pas en compte le fait qu'ils soient amaigris et à bout de force (même si cela est à nuancer, comme nous le verrons plus loin). Ainsi, comme l'écrit Gomet :

« the weakness of Jews was exposed for all to see as in the boxing ring at least they could no longer hide behind a corrupt system they had helped to establish before the war⁶⁰ ».

Car, ne nous méprenons pas, les valeurs sportives n'étaient jamais au rendez-vous, à quelques exceptions près⁶¹. Une fois qu'un boxeur mourait, les nazis se cherchaient un autre candidat⁶². L'enjeu était gros pour les boxeurs, d'une part parce qu'ils risquaient de se faire exécuter s'ils perdaient, mais aussi parce qu'ils pouvaient bénéficier d'un meilleur traitement s'ils assuraient une prestation qualitative aux yeux des Allemands. Ils étaient susceptibles de recevoir davantage de rations alimentaires, et d'être affectés à des tâches moins rudes. Au lieu de travailler dans des carrières, des usines d'armement, dans des opérations de déboisement ou de terrassement, les plus chanceux pouvaient travailler dans les ateliers, les entrepôts, les cuisines ou même les bureaux de tri de colis, les secrétariats et les unités médicales. Cela permettait aux sportifs d'économiser leurs forces pour les jours de combat, parfois d'avoir un accès privilégié à des médicaments, de la nourriture et des vêtements. Ce fut le cas pour Young Perez (un boxeur tunisien ayant vécu en France, et déporté à Drancy puis à Auschwitz), qui fut affecté aux cuisines où il reçut davantage de rations durant l'automne 1943, et pour Tadeusz Pietrzykowski (boxeur polonais) assigné aux étables, connues pour recevoir une alimentation plus avenante. La boxe était donc un atout offrant une meilleure chance de survie. Encore valait-il mieux être doué puisque malgré l'arbitre, les rounds et les juges qui décidaient du vainqueur, les combats étaient véritablement déséquilibrés. Outre la dénutrition, les mauvaises conditions de vie et la fréquence élevée des combats, les catégories de poids n'étaient pas respectées. Or, tout pratiquant de sport de combat sait que même quelques kilos

peuvent faire la différence. Ainsi, les rescapés de Neuengamme se souviennent du déséquilibre qui existait dans les combats menés par Trollmann. Ce dernier combattait des SS en excellent état de forme, quand lui était déjà fortement affaibli⁶³.

Notons aussi qu'entre 1942 et 1943, certains camps autorisaient les prisonniers à organiser des combats entre eux, sans impliquer les SS, et ouverts à tous ceux qui souhaitaient participer. Cela était rendu possible par l'organisation hiérarchique même des camps, puisqu'on imagine difficilement les prisonniers en bas de l'échelle « sociale » du camp, affaiblis et affamés, souhaiter se battre sans y être obligés. En réalité, les SS utilisaient la doctrine développée en 1933 par Theodor Eicke à Dachau, qui reposait sur l'auto-administration des prisonniers. Le *Lagerältester* était le prisonnier qui dominait tous les autres. Les *Kapos* venaient juste après, et étaient chargés de la surveillance durant les phases de travail. Enfin, citons les *Blokältester* en charge de l'ordre dans les baraquements. Le « monde social » des camps était profondément inégalitaire, même entre prisonniers, ce qui faisait que certains étaient mieux nourris, habillés, avaient accès à un travail moins pénible et à de meilleures infrastructures pour se reposer. La boxe constituait également un des privilèges qui leur étaient accordés. C'est pourquoi le *Lagerältester* P. Kosmara, de Auschwitz III-Monowitz, un passionné de boxe, organisait les combats du camp. Ces détenus « privilégiés » recrutaient aussi des prisonniers « normaux », promettant des avantages en échange. Le français Gabriel Burah obtint une double ration de soupe et triple pour le pain après avoir combattu dans ce genre d'évènement.

Enfin, d'un point de vue plus philosophique, les combats pouvaient offrir une perspective aux prisonniers, une lueur d'espoir dans leur semaine de travail acharnée. Ils pouvaient faire naître de réels moments de joie : « «Le plus beau jour de ma vie, monsieur... Ça va vous sembler drôle... C'est à Auschwitz. C'est le jour où Bibi a mis K.-O. le kapo allemand. » Voilà ce que disait vingt ans plus tard Albert Wargon à un ami que je [Gabriel Burah] lui présentais. Le plus beau jour de ma vie... C'était à Auschwitz⁶⁴ ». Enfin, le fait d'appartenir à la communauté pugilistique préétablistait des liens entre les hommes, comme si ce simple point commun était susceptible de rendre l'autre plus proche de soi, parfois peut-être plus humain. Le témoignage de Bibi Burah relate ainsi les actes de solidarité existant entre les boxeurs :

« J'interroge un déporté. Il est français. Je m'appelle Bibi Burah... Je suis boxeur. Et

59 GOMET D., *Op. cit.*, p. 1103.

60 Traduction : « la faiblesse des Juifs était exposée aux yeux de tous, afin de montrer que sur le ring, ils ne pouvaient plus se cacher derrière un système corrompu qu'ils avaient contribué à établir avant la guerre », *Idem*, p. 1104.

61 Voir infra : le boxeur Sim Kessel eut la vie sauve grâce au simple fait qu'il était boxeur, témoignant d'une certaine « fraternité » toutefois toute relative.

62 GOMET D., *Op. cit.*, p. 1104.

63 *Idem*, p. 1104-1105.

64 DAHAN A., *Bibi*, ..., 1970, p. 294, cité par FRANÇOIS C., *Op. cit.*, p. 165.

moi, Lamps... Justement y a des boxeurs ici. Tu dois les connaître. Y a Camos, Gardebois et Jo Attia. Je les connais tous les trois. Camos et Gardebois avaient été champions de France. Tu peux leur dire que je suis là ? Je leur dirai de venir te voir dans le block de quarantaine. Le soir, je recevais un colis de provisions. Je n'ai jamais su si c'était Camos, Gardebois ou Jo Attia qui me l'avait fait parvenir⁶⁵ ».

Plus surprenant encore, l'ancien boxeur Sim Kessel raconte comment la « solidarité du sport » l'a sauvé à deux reprises de manière miraculeuse. Alors qu'il est interné à Auschwitz, il subit un interrogatoire musclé, dont le but est d'obtenir des informations sur le réseau de résistance pour lequel il agissait en France. N'ayant dit mot, il est envoyé avec un groupe dans une chambre à gaz où un événement tout à fait étonnant se produit. Des S.S à moto arrivent pour encadrer les condamnés, parmi eux un sous-officier qui interpelle Kessel.

« Machinalement je le regarde, simplement parce qu'il est tout près. Bientôt mon attention se concentre sur lui. Cette tête-là, je ne la connais pas, bien sûr, c'est la première fois que je la vois. Mais il y a quelque chose que je reconnais tout de suite, c'est le faciès du boxeur. Nez cassé, arcades gonflées, oreilles déformées. Impossible de s'y tromper, ce sont les stigmates du ring. Il y a aussi ces fortes épaules, cette façon souple de marcher. J'hésite une seconde et puis quoi, qu'est-ce que je risque ? Je m'approche, nu, intégralement nu, grelottant. Je ne sais même pas si c'est le désir de me tirer d'affaire ou simplement la sympathie naturelle, irraisonnée, qui unit les combattants du ring par-dessus les frontières. Je lui dis simplement, en allemand : – Boxeur ? Il me regarde surpris. – Boxeur, ja ! Il n'attend pas que je m'explique, il a compris. J'ai, moi aussi, le nez cassé. Entre nous deux, le courant mystique s'est établi, en dépit des différences prodigieuses qui nous séparent. À deux pas, des hommes nus et décharnés qui tremblent de froid oublient un instant la mort prochaine et nous regardent. Il m'interroge. – Où as-tu boxé ? – Pacra, Central, Delbor, Japy, une fois au Vel d'Hiv. Les hauts lieux de la boxe, mondialement connus [...]. Il flotte une seconde, regarde aux alentours, puis se décide. C'est lui qui commande le détachement de S.S. J'ai tout lieu de supposer qu'il ne risque rien. – Monte ! Le miracle s'est produit. L'homme a dégagé sa moto, lancé le moteur. Il me désigne le siège arrière. [...] Spectacle probablement jamais vu d'un bagnard nu et minable, trônant sur le siège arrière de la motocyclette d'un S.S. !⁶⁶ ».

Plus tard, Sim Kessel est retrouvé par les SS à six kilomètres d'Auschwitz après une tentative

d'évasion qui échoue. Lui et ses compagnons sont arrêtés, les mains liées dans le dos et ramenés au camp. Ils subissent un interrogatoire et sont condamnés à être pendus. Kessel est conduit avec ses camarades sur l'échafaud devant les yeux effarés des prisonniers qui doivent assister au « spectacle »⁶⁷. Voici un extrait qui témoigne de toute l'horreur de l'événement :

« Je cherche des figures amies. J'en verrai dans le deuxième, dans le troisième commando. J'aperçois deux camarades que je connais bien, marchant côte à côte, des Français. Ils jettent sur moi, en passant devant la potence, un regard effaré. Alors, j'ai les yeux qui se mouillent et il me faut réprimer mes sanglots⁶⁸. »

Kessel doit être le dernier à subir le supplice et assiste donc à la mort de ses camarades. Le bourreau fait basculer la trappe. Le condamné pense à sa vie, à sa famille, à sa mère, puis soudain... la corde craque. Peu importe, cela ne fait que remettre sa mort à plus tard, qui risque fort d'avoir lieu face contre terre, une balle logée dans la nuque ou dans la tête. Kessel est transporté dans une cellule par Jakob, le kapo en chef du *Bunker*, exécuteur aux ordres des SS. Or il se trouve qu'avant la guerre, celui-ci fut l'un des entraîneurs de Max Schmeling. C'est ainsi que Sim Kessel mise encore une fois sur la solidarité entre boxeurs pour échapper à la mort⁶⁹.

« Je lui dit qu'un boxeur ne peut pas tuer un boxeur. Que lui, l'ancien champion, le compagnon de Schmeling, n'a pas le droit de m'assassiner. Il me regarde surpris : – Tu as boxé ? Je lui explique, je lui cite des noms, je lui raconte ma carrière [...]. J'ai attendu plus d'une heure le retour de Jakob [...]. Il pouvait aussi bien revenir avec son pistolet et m'abattre [...]. Mais il n'avait pas de revolver à la main. Il avait un paquet de vêtements. C'était parfaitement clair⁷⁰. »

Malheureusement, Johann « Rukeli » Trollmann n'eut pas la même chance, et fut assassiné en 1943 à Wittenberg.

67 *Idem*, p. 125-142.

68 *Idem*, p. 143.

69 KESSEL S., *Op. cit.*, p. 142-148.

70 KESSEL S., *Op. cit.*, p. 148-150.

65 *Ibidem*.

66 KESSEL S., *Pendu à Auschwitz*, Kontich, Éditions Atlanta, 1970, p. 121-122.

5. Histoire mémorielle de Johann « Rukeli » Trollmann

L'histoire de Johann Trollmann resta longtemps une part oubliée de l'histoire. Curieusement, la mémoire de l'événement est sortie des tréfonds du passé en ce début de XXI^e siècle, lorsque Roger Repplinger publia en 2008 l'ouvrage *Leg dich, Zigeuner: Die Geschichte von Johann Trollmann und Tull Harder*⁷¹. C'était là le début d'un long phénomène littéraire et artistique fructueux, puisqu'est paru un deuxième ouvrage en allemand, *Deutscher Meister* de Stéphanie Bart. Ensuite, trois ouvrages italiens furent publiés sur le sujet entre novembre 2015 et janvier 2016, ainsi que plusieurs ouvrages d'auteurs français.

Les auteurs italiens Boris Battaglia et Paolo Castaldi ont publié en novembre 2015 le livre *Pugni. Storie di boxe*, qui narre l'histoire de quinze combats de boxe différents qui ont « changé l'histoire », ne consacrant que quelques pages seulement par boxeur. Cet ouvrage n'a pas la vocation d'étudier en profondeur l'histoire des protagonistes, mais se situe « à mi-chemin entre narration et essai dans le sens profond, social, politique, historique, éthique, existentiel qui se dégage de chacun des exemples ». L'auteur de la préface souligne d'ailleurs que si « chaque fait est réel, [...] tous ne sont pas réalistes ». Les auteurs admettent eux-mêmes avoir tiré certaines informations du livre de Roger Repplinger, et d'avoir modifié ou accentué certains détails pour renforcer le poids du récit. En effet, dans ce livre, Trollmann se couvre de farine et non de talc, sans doute pour faire écho à des expressions italiennes telles que « farina del mio sacco » et « la farina del diavolo... », et probablement pour éviter le rapprochement avec le corps des nouveau-nés, peu révélateur de force physique. D'autres éléments de récits sont ajoutés, Johann pleurant de joie sur le ring lorsque le public le soutient lors de son combat pour le titre, et la ligne forcée sur la stérilisation du Tsigane et sur sa mise à mort⁷².

L'histoire du boxeur tsigane arriva également aux oreilles de Dario Fo, grand homme de théâtre et écrivain italien. Il dédia un livre à Trollmann sous le nom de *Razza di zingaro*. Contrairement aux autres ouvrages, Dario Fo

s'attarde longuement sur l'adolescence du jeune homme, qui s'émerveille devant la boxe. Il narre également l'origine « sinta » de sa famille, et ses coutumes qui plongent le lecteur au cœur des traditions « sinti » lors des obsèques⁷³, des mariages. Tous ces détails rendent hommage à la culture familiale de Johann Trollmann. L'auteur, fameux homme de théâtre, utilise abondamment le vocabulaire de son monde pour l'appliquer à celui de Rukeli, ce qui fait de Trollmann, comme le dit Brigitte Urbani, une sorte d'alter ego pour Dario Fo. D'autant que celui-ci transmet au personnage son même goût pour l'histoire, pour l'école, et imagine qu'il y a dans sa chambre les portraits de Spartacus et de Rosa Luxemburg⁷⁴.

« Entre le théâtre et la boxe, il y a énormément de similitudes : il y a la scène, qui est un peu comme le ring ; il y a l'entraînement, le travail de précision, la dévotion ; il y a un public, et le fait d'être sur scène, qui, métaphoriquement parlant, pourrait être comparé au fait de boxer contre soi-même, contre sa propre ombre⁷⁵. »

Enfin, un dernier auteur italien, Mauro Garofalo, enseignant en écriture cinématographique au *Centro Sperimentale di Cinematografia* de Milan, et lui-même boxeur amateur, conçoit son récit de Johann Trollmann comme une œuvre inspirée du septième art. L'ouvrage plonge d'entrée le lecteur dans une salle de boxe allemande en 1929, où Ernst Zirzow vient faire connaissance avec un jeune boxeur prometteur. L'auteur crée des flash-backs pour que l'on puisse connaître le passé de Trollmann. Il choisit de se focaliser sur la carrière du boxeur, ne proposant pas un récit détaillé des dernières années de sa vie, afin de se concentrer sur les combats menés dans le ring et face aux lois discriminatoires nazies. Le livre narre la manière dont cet homme se bat pour exister, le combat contre Gustav Eder constituant une métaphore de la lutte contre le nazisme, le tout romancé et écrit de manière à plonger le lecteur dans une

71 Traduction : « Allonge-toi, gitan : L'histoire de Johann Trollmann et Tull Harder ».

72 URBANI B., *Op. cit.*, p. 137-139.

73 Lors des obsèques d'un défunt, chacun doit raconter une anecdote sur ce dernier, car « Se si riesce a far ridere tutti gli invitati il morto è contento » (« Si vous parvenez à faire rire tous les invités, le défunt sera content »).

74 URBANI B., *Op. cit.*, p. 140-145.

75 *Corriere dello Sport*, 02/02/16, cité par URBANI B., *Op. cit.*, p. 145.

salle de cinéma imaginaire⁷⁶. Notons enfin que Rukeli est le sujet de plusieurs autres romans rédigés par des francophones, tels que Greg Lamazères, auteur de *Dernier round à Neuengamme*, paru en 2009. L'auteur Charles Aubert s'est récemment intéressé au personnage, puisqu'il lui adresse une dédicace dans *Vert Samba* (2021) et un roman historique entier dans *Danser encore* (2023).

En outre, la vie de Johann Trollmann fut adaptée au théâtre à plusieurs reprises, le mythe du boxeur au visage enfariné étant au centre de ces pièces comme symbole de la résistance au régime nazi. Son histoire fut l'inspiration du monologue *Zigeuner-Boxer*, de Rike Reiniger, et dont la première représentation date de 2011. Deux ans plus tard, à l'occasion du 80^e anniversaire de l'octroi puis du retrait de son titre de champion, la pièce *Rukeli*, inspirée du texte de Rike Reiniger, est montée, dirigée par Nada Kokotović. Enfin, la pièce *Der Boxer*, écrite par Felix Mitterer est sortie en 2015. Outre le théâtre, le récit de Trollmann envahit le grand-écran avec un film-documentaire réalisé en 2013 par l'Allemand Eike Besuden, intitulé *Gibsy - Rukeli Trollmanns Kampf ums Leben*. Enfin, il nous faut mentionner que le groupe de musique italien C.F.F lui dédia une chanson intitulée *Come fiori*.

Cependant, la vie du boxeur n'inspira pas que des romans et des pièces, puisqu'il existe une association « Rukeli Trollmann », qui souhaite perpétuer sa mémoire en organisant des événements relatant sa vie. L'association compte aussi aider les jeunes Sinti, Roms et ceux d'autres minorités ou non, doués dans les domaines du sport, de la musique et de l'art, mais qui ne peuvent exprimer pleinement leurs talents par manque de moyens⁷⁷. L'association est notamment portée par Wolfgang Trollmann, le neveu de Rukeli, qui s'engage et s'active à préserver la mémoire de son oncle⁷⁸. De surcroît, le souvenir de Johann Trollmann figure aussi dans l'espace public, puisqu'une première œuvre

intitulée « 9841 », en référence au numéro qu'il portait à Neuengamme, fut érigée par les artistes du groupe Bewegung Nurr, à Berlin en 2010, à Hanovre l'année suivante où Trollmann a longtemps vécu, et finalement à Dresde le 19 octobre 2012. Le monument représente un ring dont un des coins est affaissé, de sorte à créer une pente inclinée représentant « l'abysse dans laquelle Trollmann fut entraîné⁷⁹ ». À l'origine conçue pour ne durer que six semaines, le monument est toujours érigé au moment d'écrire ces lignes⁸⁰. Enfin, en 2003, la fédération allemande de boxe a rendu symboliquement la ceinture du titre de champion à la famille Trollmann, qui lui avait été retirée 70 ans plus tôt⁸¹.

76 URBANI B., *Op. cit.*, p. 145-148.

77 « Aim of the Rukeli Trollmann E.V. Association », in *The Rukeli Trollmann E.V. Association*, [en ligne], <https://rukeli-trollmann.de/en/aim-of-the-rukeli-trollmann-e-v-association/> (page consultée le 31/10/2025, pas de date de mise à jour).

78 « Impressum », in *The Rukeli Trollmann E.V. Association*, [en ligne], <https://rukeli-trollmann.de/impressum/> (page consultée le 31/10/2025, pas de date de mise à jour).

79 VON SIOBHÁN DOWLING, *A Fight for Memory. Monument Honors Sinti Boxer Murdered by the Nazis*, in « Der Spiegel », Hambourg, 30 juin 2010.

80 « 9841 – A memorial for Johann Rukeli Trollmann », in *Hellerau*, [en ligne], <https://www.hellerau.org/en/kontext/denkmal-trollmann> (page consultée le 31/10/2025, pas de date de mise à jour).

81 « Combattre pour ses droits : La boxe en vedette au Musée », in *Musée canadien pour les droits de la personne*, [en ligne], <https://droitsdelapersonne.ca/node/433>, (page consultée le 01/12/2025, pas de date de mise à jour).

6. Conclusion

L'histoire tragique de Johann « Rukeli » Trollmann, boxeur Sinto, se dresse comme un symbole poignant de la manière dont l'idéologie nazie a perverti le sport et le corps humain pour servir son idéologie raciale. La présente analyse a essayé de démontrer que la vision hitlérienne du sport, et de la boxe en particulier, n'était pas une simple question de performance athlétique, mais un pilier essentiel de la construction de l'homme aryen, valorisant la force brute, l'offensive et l'esprit de sacrifice au détriment de la technique. Le style de combat « allemand » promu par le régime était une extension directe de sa doctrine raciale, rejetant explicitement le style « aérien » et technique associé aux « races inférieures » comme les Sinti et les Roms.

Trollmann, avec son talent exceptionnel et son style de combat tout en mouvement, incarnait l'antithèse de cet idéal. Son destin – la spoliation de son titre de champion en 1933, son enrôlement dans l'armée, puis sa déportation et son assassinat dans les camps de concentration – révèle la logique implacable de la persécution nazie. Son corps, d'abord célébré pour son talent, fut ensuite dégradé et instrumentalisé jusqu'à la mort, illustrant la violence du régime exercée à l'encontre des groupes discriminés. Le sport, loin d'être un refuge, devint un instrument de terreur et de déshumanisation dans l'univers concentrationnaire, où Trollmann fut contraint de se battre pour sa survie et le divertissement de ses bourreaux.

Aujourd'hui, le cas de Johann Trollmann dépasse le cadre de la seule histoire sportive pour s'inscrire durablement dans les territoires de la mémoire. La reconnaissance tardive de son titre en 2003 et l'action de la Fondation Rukeli Trollmann, portée par sa famille, témoignent d'une volonté de justice et de la nécessité de préserver le souvenir des victimes Sinti et Roms du Porajmos⁸². L'histoire de « Rukeli » est un puissant rappel de la façon dont le sport, lorsqu'il est corrompu par le totalitarisme, peut devenir un outil de discrimination et de mort. L'idéologie nazie a fait de ce boxeur une victime, mais la mémoire le transforme en un symbole intemporel de la résistance face à la barbarie.

⁸² Mot désignant le génocide tsigane en romani.

7. Glossaire

Gobineau, Joseph-Arthur de (1816-1882)

Gobineau (1816-1882) est assurément un homme de son temps. Souvent considéré comme le « précurseur du nazisme » et l'initiateur du racisme, cette figure historique possède en fait une image contrastée. Il est l'auteur d'un *Essai sur l'inégalité des races*, mais il y affirme en effet que l'inégalité qui existe à l'origine entre les différentes « races » humaines a été effacée avec le temps par la voie du métissage. Celle-ci est le « véritable moteur de l'Histoire, conçue dès lors comme un immense effet pervers du croisement continué des « races » entre elles⁸³ ». L'ouvrage s'inscrit dans un imaginaire européen effrayé par le mélange des « sangs », par le métissage, qui croit en la « dégénérescence » de la race humaine, et qui s'inscrit dans une littérature de regret et de désespoir, qui ne peut que contempler les mélanges interraciaux qui aboutissent à la « décadence » de l'espèce humaine totalement uniformisée. Il prétend également remonter aux « origines » où trois races à l'état « pures » existaient : Noirs, Jaunes, et Blancs, et affirme la supériorité de cette dernière. Enfin, il existerait selon lui des ramifications au sein même de la race blanche, avec une élite incarnée par le « groupe arian », la « variété Ariane » qui possède tous les meilleurs traits de l'Homme. Notons cependant que Gobineau ne met pas sa théorie au service d'un programme politique, comme le fera un Chamberlain. Bien qu'il utilise parfois des termes péjoratifs, il n'incite pas explicitement à la haine ou à la discrimination des Juifs, qui est une des subdivisions de la « race blanche »⁸⁴.

Chamberlain, Houston Stewart (1855-1927)

Essayiste anglais d'expression allemande, il est l'auteur de l'ouvrage *Die Grundlagen des Neunzehnten Jahrhunderts* (« Les Fondements du XIX^e siècle ») publié en 1899. Il y exprime sa conviction que l'entière de « notre civilisation et toute notre culture actuelles sont l'œuvre d'une race humaine déterminée : les *Germanins* ». Il écrit qu'il faut établir la distinction entre les vrais Germanins et les autres, et que la régénération du monde germanique passerait par l'avènement d'une religion purifiée de tout élément judaïque. Chamberlain présente aussi son dégoût du métissage. Puisque « les Aryens surpassent tous les hommes et corporellement et psychiquement », ils sont les « maîtres du monde » et ne doivent pas mélanger leur sang. Il exprime en outre son regret que « le Germanin n'ait pas procédé partout où atteignait son bras vainqueur à une extermination plus radicale ». Enfin, il faut noter qu'il rencontra Adolf Hitler peu de temps avant sa tentative de putsch ratée, et lui envoya une lettre dans laquelle il lui fait les plus grands éloges⁸⁵.

83 TAGUIEFF P.-A., « GOBINEAU Joseph-Arthur de, 1816-1882 », in TAGUIEFF P.-A. (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 752.

84 *Idem*, p. 751-792.

85 TAGUIEFF P.-A., « Chamberlain, Houston Stewart, 1855-1927 », in TAGUIEFF P.-A., *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 268-274; BENBASSA E., *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, Paris, Larousse, 2010, p. 208.

8. Bibliographie

8.1. Sources

BRAYARD F. ET WIRSCHING A., *Historiciser le mal : une édition critique de « Mein Kampf »*, Paris, Fayard, 2021.

8.2 Instruments de travail

BENBASSA E., *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, Paris, Larousse, 2010.

BERSTEIN S. et MILZA P., *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1992.

BOVY D., HUSSON É. et STEINBERG M., *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah*, Bruxelles, Luc Pire, 2007.

TAGUIEFF P.-A. (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

8.3 Travaux

D'ALMEIDA F., *Ressources inhumaines : les gardiens de camps de concentration et leurs loisirs, 1933-1945*, Paris, Fayard, 2011.

CHAPOUTOT, Johann, « Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe » in *Revue historique*, 647(3), 2008

FINGS K., HEUSS H. et SPARING F., *De la « science raciale » aux camps. Les Tsiganes dans la Seconde Guerre Mondiale 1*, Toulouse, C.R.D.P., 1997.

FOHR-PRIGENT E., « La « Honte Noire » : Racisme et propagande allemande après la

Première Guerre mondiale », in *Relations internationales*, (2001), n° 106.

FRANÇOIS C., « Sportifs et IIIe Reich, histoires de résilience », in CYRULNIK B., BOUHOURS P., *Sport et Résilience*, 2019.

GOMET D., « Between Survival Strategy and Bloody Violence : Boxing in Nazi Concentration and Extermination Camps (1940-1945) », in *International Journal of the History of Sport*, vol. 33 (2016), n° 10.

HADJERAS S., « Le corps du boxeur à l'ère nazie », in *Sociétés & Représentations*, vol. 58 (25 octobre 2024), n° 2.

HAVEMANN N., « Le sport dans l'Allemagne nationale-socialiste en guerre », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 268 (27 novembre 2017), n° 4.

KESSEL S., *Pendu à Auschwitz*, Kontich, Éditions Atlanta, 1970.

KLEMPERER V., *LTI. La langue du IIIe Reich*, Paris, A. Michel, 1996.

TRUCHE P., HESSEL S. et AMICALE DE NEUENGAMME ET DE SES KOMMANDOS, *Neuengamme, camp de concentration nazi (1938-1945)*, Paris, Tirésias, 2010.

URBANI B., « Un prodigieux boxeur tzigane dans l'Allemagne nazie », in *Italies. Littérature - Civilisation - Société*, (2 décembre 2019), n° 23.

VON SIOBHÁN DOWLING, *A Fight for Memory. Monument Honors Sinti Boxer Murdered by the Nazis*, in « Der Spiegel », Hambourg, 30 juin 2010.

WOLSKI P., « Excessive Masculinity : Boxer Narratives in Holocaust Literature », in *Teksty Drugie*, (2017), n° 2.

8.4 Ressources électroniques

« Aim of the Rukeli Trollmann E.V. Association », in *The Rukeli Trollmann e.V. Association*, [en ligne], <https://rukeli-trollmann.de/en/aim-of-the-rukeli-trollmann-e-v-association/> (page consultée le 31/10/2025, pas de date de mise à jour).

« Combattre pour ses droits : La boxe en vedette au Musée », in *Musée canadien pour les droits de la personne*, [en ligne], <https://droitsdelapersonne.ca/node/433>, (page consultée le 01/12/2025, pas de date de mise à jour).

« Impressum », in *The Rukeli Trollmann e.V. Association*, [en ligne], <https://rukeli-trollmann.de/impressum/> (page consultée le 31/10/2025, pas de date de mise à jour).

Aborder le terrain sportif, c'est côtoyer autant la possibilité du pire que l'espoir du meilleur.

Le présent dossier s'attache à éclairer l'une des parts d'ombre de l'histoire du sport. À travers le parcours de Johann « Rukeli » Trollmann, un boxeur allemand d'origine tzigane, qui se vit interdit de pratiquer son sport par le Troisième Reich et finit assassiné dans un camp, cette étude menée par Thibault Lurquin propose une plongée dans le rapport qu'entretenaient le nazisme en tant qu'idéologie et le Troisième Reich en tant qu'État vis-à-vis du sport – et de la boxe en particulier.



Territoires de Mémoire

Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie – Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège et du Parlement de Wallonie.